

L'hiver le plus chaud

Roman

Alexandre des Marches

©DIAMEDIT/A. des Marches, 2001

DIAMEDIT-FRANCE - 20 rue de bourgogne - 45000 ORLÉANS
Tous droits réservés pour tous pays selon la loi du 11 mars 1957 interdisant toute reproduction ou traduction, même partielle, sans le consentement de l'éditeur. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. Sont seules autorisées les copies strictement réservées à l'usage privé et non destinées à une utilisation collective.

Chapitre 1

Le patron de l'Auberge des Cimes se frotta mentalement les mains avec la réservation qu'il venait de recevoir, son établissement était plein jusqu'au printemps.

La bonne situation de la principauté de Behautstein lui permettait d'assurer cette performance année après année. A un peu plus de cent kilomètres du golfe de Venise, coincé entre le Tyrol autrichien et les Dolomites italiennes, elle annonçait trois cent jours d'ensoleillement par an. Les soixante cinq autres manquant étaient uniquement occupés à recouvrir les pentes de ses montagnes d'une épaisse couche de neige. Les premières chutes avaient invariablement lieu dans la deuxième quinzaine de novembre, elles se renouvelaient au mois de mars permettant de prolonger la saison jusqu'après Pâques. L'altitude élevée de certaines de ses pistes permettait d'offrir des descentes intactes pratiquement jusqu'en juillet.

Au début des années cinquante, ses ingénieux habitants avaient trouvé en la personne d'Albrecht von Hammer et de son adorable épouse née Gerda von Meissel le couple princier dont ils avaient besoin. En fouillant quelques vieux manuscrits dont pas un historien ne

connaissait l'existence, on leur avait trouvé une certaine parenté avec une femme de chambre de Charlemagne. On sut faire comprendre à quelques personnages bien placés comme un certain général Gehlen, l'intérêt qu'il y aurait à restaurer cette vieille principauté oubliée des accords de Yalta.

Le prince investi en grandes pompes avait aussitôt créé avec quelques miettes tombées par hasard du plan Marshall les deux établissements nécessaires à un état princier digne de ce nom: un casino et une banque.

La proximité de Munich avait permis à un certain nombre de dépôts discrets de se faire rapidement. Le prince ne posa pas trop de questions, pas plus que personne ne s'était jamais hasardé à lui demander à quoi il avait bien pu occuper les trente premières années de sa vie.

L'essor économique chez ses voisins amena la banque à financer les équipements indispensables à toute station de sports d'hiver qui se respecte. Une absence quasi complète de fiscalité permit de pratiquer des prix qui pouvaient apparaître comme ridiculement bas. Seuls, un relatif éloignement de la frontière française empêchait les amateurs de neige de désertier entièrement les stations alpestres.

La chute du communisme amena une nouvelle clientèle et enrichi encore plus la banque princière qui entre temps avait fait des petits. Les sujets de Son Altesse Sérénissime le prince Albrecht avaient trouvé à la banque princière des prêts à taux presque nuls par rapport à ce qui se pratiquait dans le reste de l'Europe alors en proie aux délices de l'inflation galopante. A côté des pittoresques élevages de vaches, de somptueux chalets s'étaient bientôt élevés, offrant dans des décors rupestres tous les délices de Capoue à des tarifs accessibles aux travailleurs européens.

Donc, notre aubergiste remercia les mânes de son défunt père d'avoir si habilement travaillé à la construction du trône princier. Il nota les noms de ses futurs clients M et Mme Vincent Lindon et leur attribua la suite nuptiale.

Ce soir, il devait se rendre au syndicat d'initiative pour discuter avec ses confrères des affaires courantes. Entre autres questions devant être débattues ce soir, figuraient la baisse du prix de remontées mécaniques pour résister à un début de concurrence de stations subventionnées par les états voisins. On devait également débattre de l'accueil à réserver aux offres pressantes de service proposées par une banque française: le Crédit Libbis.

Bien qu'au mois de janvier, la rue était exempte de neige. Un nettoyage régulier des trottoirs

permettait aux touristes de sortir en tenue de ville pour se rendre de leur hôtel au casino ou aux différents établissements de plaisir que comptait la principauté.

Comme se plaisait à le répéter à ses clients, Alfred Hebel, c'était son nom, au Behautstein il n'y a de la neige que sur les pistes, pour aller danser, il est inutile de chausser des après-skis. ». Il se contenta de garder les mocassins qu'il affectionnait pour travailler. Un jour, il avait visité une station française réputée il s'était aperçu que la vallée était tellement étroite que non seulement il n'y avait pas de place pour y mettre des trottoirs mais l'ensemble des bâtiments se trouvaient en zone d'avalanche. Par un caprice de la géographie, l'arrière de son hôtel donnait sur un immense parc privé où il avait fait installer des jeux pour les enfants. Les premiers remonte-pente aboutissaient pratiquement à la porte du bar. En ville, la municipalité avait pourvu les rues de trottoirs qui étaient nettoyés chaque nuit. Ses collègues n'étant pas tous arrivés, il avisa un exemplaire d'un magazine allemand. Toujours professionnel, il entreprit de parcourir une enquête consciencieuse sur les problèmes de fréquentation que rencontraient les stations françaises et allemandes. Le ministre de l'éducation français éprouvait un malin plaisir à fixer les dates des vacances scolaires au

moment où il n'y avait pas de neige en France. Si par hasard, les écoliers et leurs familles avaient le droit d'aller sur les pistes, ils ne le faisaient que tous en même temps. Les stations étaient presque toutes en faillite, les investissements énormes consentis ne travaillaient réellement que deux semaines d'affilée par an. Alfred secoua la tête d'un air satisfait, le ministre français aurait mérité des actions gratuites de la Banque Syndicale du Behautstein. Une année pour remédier à cette situation, le comité d'entreprise d'une grande entreprise française avait loué tout son hôtel pendant la période des vacances. Le scandale avait été énorme.

Il balaya rapidement une demi-page sur le réchauffement de l'atmosphère. Le sujet ne l'intéressait pas, au Behautstein, il faisait froid quand il fallait et chaud au bon moment. Avoir froid quand on sort de son hôtel pour aller en boîte, n'est pas bon pour le commerce. Quand à avoir chaud sur les pistes, il n'y avait qu'en France que cela aurait pu se passer, au Behautstein, les pistes étaient suffisamment fraîches pour conserver la neige la durée de la saison.

La séance commença. Le président du Syndicat débuta avec un compte-rendu de la visite du représentant du Crédit Lillois ; celui-ci avait évoqué la situation du tourisme en général, le

risque dû aux aléas du climat, les problèmes des stations françaises qui s'appuyaient sur un partenaire financier solide. Mais il avait paru très surpris d'apprendre qu'il n'y avait pas d'aléa météorologique au Behautstein, que le remplissage atteignait 100 % et que l'on avait tous les financements désirables. L'assemblée vota à main levée pour un refus poli de son offre de services. Les enfants du Behautstein pouvaient aller faire une descente tous les jours s'ils le voulaient pendant l'année scolaire, ils n'avaient pas besoin de dormir en classe six heures par jour pour ne rien apprendre. Les heures de cours étaient plus courtes, ce qui faisait que les enfants apprenaient, sans réclamer que l'on s'occupe d'eux parce qu'ils s'ennuyaient en ne faisant rien. Le représentant du Crédit Lillois comprendrait peut être que l'école du Behautstein laissait ses élèves consommer les produits locaux ce qui évitait les problèmes financiers et faisait des jeunes sains. On passa au deuxième sujet de l'ordre du jour, la baisse du prix des remonte-pentes. L'exploitation laissait un confortable bénéfice, il était donc possible de baisser les prix de 1% à fréquentation égale. L'assemblée vota également à main levée. Le président leva la séance.

**Dans la rue qui le ramenait à son hôtel, il
marcha côte à côte avec son collègue Bernhard
Regel.**

**- On se demande pourquoi il insiste tellement.
On ne lui a pas dit qu'ici c'est le pays des
banques ?**

**- Il doit avoir besoin de clients, leur président
vient de se faire assassiner de manière bizarre**

**- Tiens à propos de français, j'ai vu de voir
une émission amusante sur leur télé.**

- Ah oui ?

**- Un écolo accusait les vaches de produire des
gaz qui réchauffent l'atmosphère.**

- Et elles font ça comment ?

- Elles pètent.

- Pardon ?

**- Tu as bien entendu, elles pètent leurs gaz
d'échappement participent à l'effet de serre.**

- Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer

¹ Voir la corde à nœuds.

Chapitre 2

Alfred marchait vite dans la rue qui le menait aux bureaux du syndicat d'initiative, il courait presque. Son visage d'habitude calme et avenant prenait une couleur rouge brique. Il n'avait pas pris le temps de mettre un manteau quoiqu'on soit en plein hiver, il tenait à la main une cassette vidéo. Il arriva dans la salle de réunion en même temps que bon nombre de ses collègues. Les voix s'élevaient furieuses et tumultueuses. On entendait les mots de scandale, de procès en diffamation.

Le président du syndicat réussit à calmer ses collègues.

- Mes amis, mes amis, je vous en prie, du calme ! Nous n'arriverons à rien de cette façon. Je vois que notre ami Alfred a apporté une cassette.

La cassette démarra dans un silence relatif. C'était un reportage où le reporter annonçait qu'il se trouvait sur les pistes du Behautstein, et que comme on pouvait le constater, il n'y avait pas de neige en pleine saison. Dans le plan suivant, il montrait le casino dont le trottoir était soigneusement balayé en permanence pour permettre aux joueurs de venir tranquillement y perdre leur argent.

- Comme vous le voyez, les quelques rares touristes en sont réduits à aller au Casino de Behautstein, plutôt que d'aller skier. D'ailleurs, vous remarquez que personne ne porte d'après-skis, des chaussures de villes sont bien plus confortables.

Le président arrêta le magnétoscope Bernhard Regel prit la parole.

- Je reconnais l'endroit où ils ont pris la vue du télésiège, j'y suis allé l'année dernière avec ma famille. C'est en France. J'ai une photo de ma famille prise à cet endroit, on y voit le reste du paysage.

- Donc vous confirmez que ce reportage est un faux !

- C'est évident!

- On peut avoir vos photos de vacances?

- Bien sûr, vous les aurez dans une demi-heure.

Il sortit en courant.

Une voix s'éleva depuis le fond de la salle. On reconnut Ludwig Kelle, le photographe officiel de SAS le prince Albrecht.

- Cette vidéo est parfaitement truquée également.

- Pouvez-vous le prouver?

- Parfaitement. Nous utilisons des fonds vidéo sur lesquels le sujet est mis en incrustation. C'est beaucoup plus simple que de balader le

prince partout quand on veut communiquer une bande aux agences de presse.

- Expliquez-nous

- C'est simple. Le gouverneur du palais ne souhaite pas que le prince s'expose trop dans les rues de la principauté, il n'a jamais vraiment voulu m'en dire la raison. C'est pourquoi, nous avons interviewé son fils devant un fond bleu où il nous racontait qu'il était un débauché convaincu qui perdait au casino l'argent de papa. Deux jours avant, j'avais tourné une vue du casino, en profitant d'une belle lumière. Et en laboratoire, j'ai mis le prince dans le décor, si je puis dire.

- C'est un truquage.

- C'est effectivement, ce qu'on appelle un truquage.

- Et cette bande?

- Est celle que j'ai utilisée.

- Comment ont-ils pu se la procurer?

- Elle a été vendue aux agences de presse du monde entier qui l'ont revendue à toutes les télés du monde.

- C'est également un faux?

- Le reporter n'a pas eu besoin de se déplacer pour effectuer son tournage, il n'a pas eu à sortir de son studio.

- Mes amis, reprit le président du syndicat, je demande à Ludwig comme à Alfred de nous

confier une copie de sa bande. Je vais prendre contact avec nos avocats pour porter plainte.

En sortant Ludwig se heurta presque à Alfred qui amenait ses photos de vacances.

Alfred ressortit immédiatement pour rentrer à son hôtel. Il ne savait pas pourquoi, mais depuis quelques heures, il avait peur. Il ne pouvait pas savoir de quoi, ni de qui. C'était un sentiment inconnu pour lui. Comme il avait toujours travaillé dans sa vie - il considérait que c'était la solution à tous les problèmes - il s'occuperait donc mieux de ses clients, enfin encore mieux que d'habitude. Sa cuisine serait encore plus délicieuse, son service plus attentionné...

En pénétrant dans le hall de la réception, il se dit qu'il n'aurait pas de difficulté à être encore plus attentionné. Elle était blonde, sensuelle et athlétique à la fois. En l'entendant arriver, elle se retourna et le fixa de ses yeux bleus.

- Madame, que puis-je pour vous?

- Je suis madame Lindon, mon mari est parti garer la voiture.

- Ah oui, parfaitement !... Vous avez réservé, parfaitement, parfaitement

Elle lui décerna un sourire lumineux et bienveillant.

- Je, je vous ai réservé la suite nuptiale, vous y serez bien, bredouilla-t-il en lui tendant la clé.

- Tu viens mon chéri, dit-elle à l'homme qui entrait avec deux valises à la main, j'ai la clé. Nous avons la suite nuptiale comme tu l'avais demandée.
- Je vous souhaite un bon séjour, articula Alfred en retrouvant ses réflexes professionnels. Sophie et son mari sortirent de l'ascenseur et se dirigèrent vers la porte à double battants qui s'ouvrait devant eux.
- Tu veux me dire ce que nous faisons ici?
- Bah ! nous sommes en voyage de noces, tu n'aimes pas?
- Si, bien sûr, mais pourquoi ici?
- Tu ne vois pas que c'est un endroit paradisiaque?
- C'est une ville des Alpes, bien sûr. Sans un centimètre de neige, on ne pourrait pas y faire du ski.
- Ah oui ? regarde par la fenêtre
- Je ne comprend pas, répondit Vincent.
- C'est pourtant simple, la principauté de Behautstein tient absolument à ce que les rues soient propres et nettes de neige. Par contre, les pistes comme tu l'as constaté sont toutes blanches.
- C'est magnifique, comment as-tu eu l'idée
- En fait, il y a un des journaux avec lesquels je suppose que je travaillais qui m'a proposé de venir y passer notre voyage de noces.

- Alors, tu vas travailler?... Sacré voyage de noce !

- Ne t'inquiètes donc pas, tout ce que j'ai à faire est de passer de bonnes vacances.

- ...

- Et je vais te le prouver tout de suite, terminat-elle en se levant.

Elle se dirigea vers son mari, et l'embrassa. Surpris, il referma ensuite ses bras sur elle. Elle lui entourra la taille, le souleva et le fit basculer sur le lit. Elle lui atterrit à califourchon sur le ventre.

- Toi, mon bonhomme, tu vas déguster.

Elle passa lentement les mains sous le pull-over qui lui recouvrait le ventre et fit progresser sa caresse vers la poitrine. Il lui répondit en étreignant ses cuisses. Accélérant brutalement son mouvement, elle arracha le pull-over de Vincent. Sa peau mince apparut, Sophie le contemplait, retenant son désir. En croisant les bras, elle se mit également torse nu. Ses seins apparurent, montrant leurs deux globes au soleil d'hiver dont ils renvoyaient la lumière. Vincent tendit les bras et les soutint comme deux colonnes se répondant l'une l'autre.

Sophie s'appuya sur ces mains pour mieux jouir de la caresse. Elle laissa sa main droite disparaître vers l'entrejambe de Vincent et referma ses doigts. Il crispa les siens sur ses seins. Ils gémirent de concert. Elle resserra son

emprise, il s'arqua en écrasant complètement ses tétons. Elle passa sa langue sur ses dents blanches, Vincent avait l'impression que ses yeux et sa bouche formaient trois lumières en triangle.

Elle remonta ses deux mains vers sa ceinture et lui rendit sa liberté. Son sexe jaillit dans toute sa splendeur. Elle empoigna à pleines mains les côtés de la ceinture et le dénuda jusqu'aux genoux d'un geste brusque.

Sa jupe se déroula autour d'elle. Elle empoigna les poignets de Vincent et lui écarta les bras à plat sur le lit.

Chapitre 3

Sophie et son mari reprenaient leur souffle sous la couette.

- Tiens, voyons ce qu'il y a à la télé, dans ce pays. Essayons BNN...

« D'après certains experts, le réchauffement du climat de la principauté de Behautstein serait dû à un cas particulier du réchauffement de la planète. En effet l'économie de la principauté est basée essentiellement sur le tourisme et l'élevage. La densité de bovins serait en fait l'une des plus fortes au monde. L'odeur alpine tellement vantée par les catalogues touristiques serait en fait due à une concentration de méthane anormalement élevée. »

- Il parle des prouts des vaches! ricana Vincent.

« Cette concentration produit un effet de serre particulièrement important sur la région, poursuivait le journaliste. Il est d'autant plus intense que le ciel est exceptionnellement dégagé pendant une bonne partie de l'hiver. La quantité de chaleur absorbée en provenance du soleil en est d'autant plus importante. »

- Tu trouvais qu'il faisait chaud en arrivant

- En fait, j'étais heureuse que tu te sois garé devant l'hôtel. En jupe par moins cinq, c'est peut-être sexy pour ces messieurs, mais c'est plutôt frais.

« Cette situation est particulièrement dramatique pour l'économie de la principauté. La surproduction laitière actuelle sur le marché européen ne permet pas d'assurer la subsistance des sujets du prince de Behautstein. Seule l'afflux régulier de touristes de tous les pays de la communauté a permis à ce petit état de connaître la prospérité qu'on lui connaît. »

- Bon, je zappe !

« M Schwartzstein, vous êtes attaché de recherche au CNRS et vous vous spécialisez depuis dix ans déjà sur l'étude du climat de cette partie de l'Europe.

- Effectivement.

- Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser à la principauté du Behautstein ?

- Eh bien, cet endroit est presque un cas d'école ! Figurez-vous qu'il n'est atteint par les perturbations qui déclenchent des précipitations chez nous, que deux fois par an. Cela suffit à lui assurer sa couverture neigeuse. Le restant de l'année, un froid vif permet à la neige de rester en place.

- C'est le paradis des hôteliers. Mais que se passe-t-il alors ?

- Eh bien, l'année dernière nous avons constaté un nombre plus grand d'avalanches que d'habitude. Cette année, à la mi-saison, elles sont déjà aussi nombreuses qu'en fin de saison l'année dernière...

- Mais alors, l'interrompit le journaliste, est-ce à dire qu'aller en vacances au Behautstein est devenu dangereux ?

- Eh bien, je n'ai pas dit cela, en fait...

- Mais, il faut quand même faire attention !

- Eh bien...

- M Schwartzstein, je vous remercie »

- Mais, qu'est-ce qu'il nous font là? s'exclama Vincent

Il s'arrêta en voyant le sourire de sa jeune femme.

- Toi, tu me caches quelque chose

- Si, on s'habillait et allait organiser nos vacances, mon chéri?

- Tu es sûre que nous sommes réellement en vacances?

- Oui et non. Il me semble qu'il y a matière pour une journaliste d'investigation comme ta femme, non?

Quelques instants plus tard, ils arrivaient aux bureaux du syndicat d'initiative.

Une foule importante se pressait dans le hall. Sophie reconnut leur hôte Alfred Hebel. Il semblait agité. Son urbanité commerçante avait disparue avec tous les signes d'une colère dévastatrice. Il s'adressait à un homme à l'allure distinguée, dont Sophie ne tarda pas à comprendre qu'il s'agissait de M Hans von Zirkel, président du syndicat d'initiative son portrait se trouvait sur tous les dépliants touristiques de la principauté. M von Zirkel semblait faire tous les efforts possibles pour calmer l'ire de l'hôtelier. D'autres personnages tout aussi agités arrivèrent bientôt, il s'agissait d'autres hôteliers. L'un d'eux brandissait un journal ouvert à la page tourisme. Sophie entendit les mots d'avalanche, de danger, de tourisme, de fonte des neiges. Elle s'approcha.

- Ah, vous voilà! s'exclama-t-il en l'apercevant. Vous trouvez que notre neige a fondu, vous?

- Non, pas que je sache, on voit plein de skieurs par la fenêtre de notre chambre. Mais, que se passe-t-il?

- Il se passe que les journaux et la télévision racontent des choses fausses sur notre compte.

- Oui, nous avons vu ça, mais les gens semblent content d'être là.

- S'il n'y a plus personne qui vient dans notre station, nous n'avons plus qu'à fermer boutique!

- On n'en est pas encore là, M Hebel. Ce n'est pas la fin du monde.

- J'espère que vous avez raison, Mme Lindon, j'espère que vous avez raison

- D'ailleurs, mon mari et moi-même sommes venu acheter des cartes de remonte-pente.

L'arrivée d'une secrétaire essoufflée portant un téléphone sans fil à la main interrompit sa conversation.

- M le Président, M le Président, c'est le monsieur du Crédit Lillois

- Oui, répondit le président, je vous avais dit que nous n'avions pas besoin de financements. Comment ça, ça peut changer? Notre banquier nous a toujours fait confiance. C'est ça, à bientôt.

Le front dégarni du président von Zirkel se plissa d'inquiétude.

- Que se passe-t-il? demanda Alfred

- Rien, rien! mentit le président. Madame, continua-t-il en arborant son plus beau sourire, mon ami M Hebel m'a dit que vous étiez en voyage de noces dans notre principauté. C'est avec plaisir que le syndicat d'initiative vous offre une semaine de remonte-pentes gratuits pour vous-même et monsieur votre mari.

Sophie décida de rougir pour le remercier.

Une heure plus tard, les deux jeunes mariés dévalaient la pente au-dessus de leur hôtel. Ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle.

- Je n'ai jamais vu une telle neige, même chez moi au Canada.

- Regarde ce magnifique soleil ! On va revenir tout noirs.

- On fait la course?

- Chiche !

Et ils repartirent en riant aux éclats. Autour d'eux, de nombreuses familles parlant français, allemand, anglais ou hollandais descendaient en direction des départs de tire-fesses pour ne pas perdre un instant de cette merveilleuse journée.

Vers dix sept heures, il se dirigèrent vers l'entrée des skieurs où ils purent déposer leurs skis, un ascenseur les conduisit directement à leur chambre.

- Ouf ! Je suis crevé. Si on faisait un petit somme jusqu'au dîner.

- Je te vois venir avec ton petit somme, répondit Sophie.

Une fois revenus dans leur chambre, ils s'aperçurent que le lit avait déjà été refait.

Deux heures plus tard, Vincent ouvrit les yeux et s'aperçut que Sophie regardaient les actualités françaises. Le reportage mettait en scène une agence de voyage.

« Madame, vous venez d'annuler votre réservation au Behautstein, pourquoi ?

- Ben, vous savez, c'est une grosse dépense pour nous. Avec tout ce qu'on voit à la télé, on ne veut pas prendre de risque, avec les avalanches et tout ça. Non, on vient de changer pour les Alpes, comme l'année dernière. C'est moins loin, il y fait moins beau, mais au moins y'a de la neige, ça c'est sûr.

- Comme cette famille, de nombreux vacanciers ont renoncé à prendre leurs vacances au Behautstein poursuivait la voix d'un commentateur invisible.

- Nous avons près de quarante pour cent d'annulation de réservation pour cette destination, les gens se rabattent sur les Alpes. »

L'image changea et montra un paysage alpestre.

« Comme vous le voyez, je suis actuellement en bas des pistes au Behautstein, il n'y a pas un gramme de neige, même si le soleil comme vous pouvez le constater brille toujours. Le prince héritier nous a rejoint pour commenter cette situation. Votre altesse, cette situation est-elle grave pour la principauté ?

- Effectivement, vous savez que nous sommes un petit pays qui tire quatre-vingt pour cent de ses revenus du tourisme. Comme il n'y a pas de neige, les hôtels sont vides et nos rares clients sont repartis.

- Comment qualifierez-vous cette situation ?

- C'est une catastrophe pour nous.

- *Vous l'expliquez comment ?*
- *Nous ne l'expliquons pas, nous mettons en place rapidement des canons à neige de manière à sauver ce qui reste de la saison. »*

Sophie se retourna.

- Si on allait dîner?

- Bonne idée, je meurs de faim. C'est quoi ~~ta~~ histoire? Le Behautstein est couvert de neige et les infos françaises racontent qu'il n'y en a pas.

- A ton avis?

- Il y a anguille sous roche?

- Cela se pourrait.

Quand ils entrèrent dans la salle du restaurant, M Hebel se précipita vers eux.

- Monsieur, madame, comment s'est passée votre première journée dans notre beau pays?

- Très bien, MHebel.

L'aubergiste répondit par un geste évasif en les conduisant à leur table.

Chapitre 4

Le lendemain matin, Vincent et sa femme se rendirent au syndicat d'initiative pour réserver les services d'un guide afin de découvrir les délices de la haute montagne.

Il y retrouvèrent MHebel qui semblait abattu par un désastre. Autour de lui, un certain nombre d'autres hôteliers se pressaient en attendant la venue du président von Zirkel. Celui-ci apparut bientôt, accompagné de sa secrétaire qui trottinait derrière lui.

- Mes amis, vous avez été plusieurs à me faire part de la désaffection de la plupart de vos clients pour les trois mois à venir. Ce qui fait que vous êtes hors d'état d'assurer les remboursements de vos emprunts auprès de la banque de la principauté. J'ai contacté celle-ci, et il m'a été affirmé qu'il lui était impossible de supporter plus de deux semaines de retard de paiement. Dans le cas contraire, elle se retrouverait elle-même dans la plus grande difficulté.

Il laissa un silence s'établir seulement troublé par quelques toux. Il reprit

- Si la situation ne s'améliore pas, c'est toute la principauté qui risque de se retrouver en état de cessation de paiement d'ici à quelques mois.

- N'y a-t-il rien à faire?

- **Si ! trouver le moyen de faire comprendre à toute la presse européenne qu'il y a autant de neige que d'habitude... Je vous écoute.**
- **Mais enfin, ces gens mentent s'indigna une voix**
- **Oui, nous le savons bus. Il fait le même temps qu'il y a cinquante ans. Mais nos clients ne le savent pas. Il y a peut-être une solution. Toute l'assemblée retenait son souffle.**
- **J'ai reçu un nouveau coup de fil du Crédit Lillois. Il s'offre à racheter toutes les entreprises en difficulté.**
- **C'est une crapule! s'exclama une voix**
- **Oui, et alors? répondit le président**
- **C'est un scandale! lança une autre voix**
- **Mes amis, mes amis, que ce soit un scandale, qu'il soit une crapule, je suis tout à fait d'accord avec vous! L'essentiel est de limiter la casse et que vous ne soyez pas tous ruinés.**
- **Il y a quand même un moyen de résister à ce monsieur! s'insurgea une troisième.**
- **Nous allons passer au vote...**
- **Nous ne sommes pas en assemblée générale, que je sache!**
- **Mais vous êtes tous là!**
- **N'importe, une assemblée générale même extraordinaire ne s'organise pas comme ça. Envoyez nous des convocations officielles et nous voterons, au plus tôt demain.**

- Bon, puisque vous y tenez Réunion ici, demain matin.

Vincent demanda à sa femme si on réservait un guide comme prévu.

- Je crois que je serai plutôt journaliste aujourd'hui.

- Mais ceci ne nous regarde pas.

- Tant que ça? regarde...

Ils essayèrent d'attirer l'attention d'un employé au comptoir des guides mais sans succès.

- Tu vois, ils ne sont plus en état de faire leur beau métier. Il ne nous reste plus qu'à nous promener dans la ville et à lécher les vitrines.

Au bout de deux heures de cet exercice, ils rentrèrent dans leur chambre.

- On ne peut plus faire que du journalisme ici pour le ski c'est râpé, dit Sophie en allumant la télévision.

Elle se brancha sur une chaîne d'informations permanentes.

« Les responsables de la principauté de Behautstein se sont réunis en assemblée générale ce matin, et ont décidé de refuser l'offre d'un établissement financier français de reprise de leurs entreprises en difficulté. Cette décision est d'autant plus surprenante que cette offre comprenait un volet écologique permettant de résoudre les problèmes posés par les élevages du Behautstein. Cette position n'a pas été

appréciée par les gouvernements des voisins immédiats de la principauté. De Rome, notre envoyé spécial :

- Ici à Rome, l'inquiétude est extrême, une perturbation de l'équilibre écologique de la région provoquerait des ravages dangereux très rapidement pour les habitants du nord de l'Italie. Le ministre italien a chargé son ambassadeur en poste au Behautstein de faire part des sentiments du gouvernement au prince...

- Le commissaire européen chargé des questions d'environnement a déclaré ce matin qu'il appartenait à la principauté de prendre ses responsabilités dans cette affaire. Bruxelles, notre envoyé permanent.

- En effet, c'est ce matin dans une conférence de presse improvisée dans l'urgence que le commissaire européen chargé des questions d'environnement a déclaré que la commission mettait immédiatement à l'étude les mesures éventuelles de rétorsion si la principauté persistait dans son refus de satisfaire les demandes des autres pays européens menacés par la pollution originaire de ses vaches. N'oublions pas en effet que la principauté du Behautstein représente la plus haute densité de bovins au mètre carré de toute la planète. Sa position au cœur des Alpes fait que tout le système hydraulique européen risque d'être déséquilibré. Si la situation n'était pas rétablie

rapidement, ce sont des inondations catastrophiques qui pourraient envahir le sud de la Bavière, l'Autriche et le nord de l'Italie.

- On nous apprend à l'instant que des manifestations de protestation spontanées se déroulent en ce moment même devant les ambassades de la principauté à Bonn, à Bruxelles, Rome et Paris. »

Vincent ouvrait de grands yeux ébahis devant le poste de télévision. Quelques jeunes répétaient des slogans d'un air convaincu dans les rues de Paris. Le cadrage en gros plan mettait en valeur leurs joues rougies par le froid. Un moment le caméraman visiblement bousculé cadra le reste du boulevard, la manifestation ne faisait que dix personnes. Le reportage fut interrompu brusquement. Sophie arrêta le poste.

- C'est quoi ce truc?

- Quel truc ?

- Les manifs, la commission européenne, tout ça.

- Tout ça quoi?

- Enfin, tu sais bien chéri, nous sommes au Behautstein, il y a de la neige comme tous les hivers et tous ces gens là sont presque prêts à faire la guerre pour un problème qui n'existe pas.

- Oui, et alors, c'est comme d'habitude.

- Comment ça comme d'habitude?

- Bah ! oui, les journalistes font leur travail, ils inventent de petites histoires pour permettre à des petits politiciens de faire leurs petites affaires et de gagner beaucoup d'argent.
 - Mais pourquoi comme d'habitude?
 - Parce que c'est très courant, en langage de métier, on appelle ça bidonner l'information.
 - Mais à quoi ça sert?
 - Tu devrais plutôt dire à qui? C'est ce que ta petite femme va tenter de découvrir.
 - Et comment tu vas faire?
 - Tu vas voir. Passe moi l'annuaire sur la table de nuit. Il doit bien y avoir le N° du prince ou de ses bureaux...
- Sophie trouva le numéro de l'attaché de presse qui lui répondit que Son Altesse n'accordait aucun interview.
- Là, tu vois, on n'a rien! réagit Vincent
 - Pas tout à fait.
 - Comment, pas tout à fait.
 - Oui, on pourrait penser que le gouvernement de la principauté aurait souhaité s'exprimer alors que la presse internationale et les gouvernements se déchaînent.
 - Et alors ?
 - Une journaliste qui appelle pour entendre leur version des faits devrait les intéresser, non?
 - Tu ne pourrais pas faire un article en disant qu'il y a autant de neige que les autres années.
 - Il ne serait même pas publié.

- Même avec ta photo en train de skier.
- Une photo ne prouve rien, tous les journalistes le savent.
- Alors que vas-tu faire?
- Je vais aller au casino.
- !!!???
- Ne fais pas cette tête. Ne suis-je pas riche
J'avais acheté une robe du soir super sexy, elle va me servir.
- Qui veux-tu vamber?
- Le prince héritier.
- Rien que ça!
- Il a fait passer un certain nombre d'interviews le décrivant comme un noceur convaincu qui perdait l'argent de papa avec un acharnement certain au casino du même papa. Cela ne lui coûte rien, l'argent reste dans la famille.
- Quel intérêt alors?
- Je n'ai jamais compris l'intérêt qu'il y a à perdre de l'argent. Celui là a l'air de faire des efforts certains pour se faire prendre pour un imbécile.
- Et tu en conclus?
- Qu'il l'est peut être, ou qu'il joue à quelque chose. Là! que penses-tu de ma robe?
- Ce serait plutôt un appel au viol.
- C'est ce que je souhaite.
- Te faire violer?

- Non, l'appeler. Ecoute, j'en ai pour quelques heures à me préparer. Toi, mets un smoking, on y va à dix heures ce soir.

Chapitre 5

Quelques heures plus tard, Vincent corrigeait l'équilibre de son nœud papillon en se regardant dans le grand miroir bien placé en face du lit. La porte de la salle de bain s'ouvrit accompagné d'un bruissement de soie. Il leva la tête, regarda et ouvrit la bouche.

Sophie avait revêtu un fourreau de soie noire, les deux bretelles se rejoignaient au niveau de son nombril en s'élargissant légèrement au niveau des seins.

Elle virevolta, il s'aperçut qu'elle ne portait rien jusqu'à la naissance de ses fesses. Les courbes fermes de son corps de sportive étaient suggérées par l'écrin de soie. Les bretelles se croisaient dans le dos et maintenaient discrètement le fragile équilibre de l'ensemble. Vincent crut qu'un sculpteur avait judicieusement équilibré le corps de sa femme pour lui permettre de porter cette robe. Ses seins volumineux sans lourdeur soulevaient les bretelles de soie sur le devant ce qui relevait l'arrière de la robe. Vincent se dit que si une partie en glissait, elle se retrouverait nue.

- Tu as l'intention de porter ça » ?**
- « ça », c'est une robe de grand couturier.**
- Mais, il va y avoir une émeuté**

- Tu as quelque chose contre les émeutes, mon chéri? Dans les principautés, c'est très branché, tu ne trouves pas?

- Mmmmp!!

- Mais, ça grogne, ça madame! Plutôt que de faire la tête, tu devrais être fier de ta femme.

- ...

- Quoiqu'il arrive, Vincent, n'oublie pas que c'est toi que j'aime.

- ...

- On y va?

Sophie sortit une étole de zibeline dont elle enveloppa ses épaules. Vincent sans un mot appela la réception pour que l'on fit avancer la limousine qu'ils avaient loué.

Quand ils débouchèrent de l'ascenseur, un jeune serveur qui portait un plateau de boissons le lâcha de saisissement. MHebel, toujours aussi rouge se précipita pour lui ouvrir, dehors le chauffeur se découvrit en tenant la poignée de la limousine. Vincent le regarda ramasser sa casquette qu'il avait lâchée en apercevant sa femme. Il se renfonça dans le siège et regarda par la portière pendant que défilaient les quelques centaines de mètres qui séparaient leur hôtel de l'entrée du casino.

La limousine décrivit une courbe élégante qui lui permit de s'arrêter dans le passage couvert pour voitures de l'entrée du Casino. Un groom en gants blancs leur ouvrit, Vincent ignora

volontairement sa réaction, elle s'approcha de la caisse où elle déposa un chèque d'un million de francs.

- Mon chéri, quel jeu préfères-tu? Le baccarat, le chemin de fer, la roulette, la boule...

- M'en fous, grogna-t-il

- Viens, je vais te montrer la roulette, c'est très simple, tu verras. Et maintenant, tu arrêtes de faire la tête, sinon j'aurais trois propositions de mariage dans une demi-heure, chuchota-t-elle.

- Tu fais ce que tu veux.

- Ecoute, je travaille. Je suis une journaliste d'investigation, pour avoir des infos, j'utilise les moyens dont la nature m'a pourvue, ça n'a rien à voir avec toi. Mes confrères hommes utilisent les mêmes moyens, crois-moi.

- Et ceux qui?...

- Sont moches ou chiants font un autre métier. Toi, tu es beau, je ne l'ai jamais dit à aucun homme, tu es un excellent médecin. Sans toi, je serais probablement devenue une loque amnésique dans un asile pour pauvres.

- Promets-moi...

- Il ne se passera rien, je te le promets. Sois le bel homme séduisant que j'ai épousé. Tu m'aideras dans mon boulot.

- Comment?

- Sois toi-même.

- C'est-à-dire ?

- Tu trouves que ta femme est belle

- Plus que belle!
- Montre le, montre moi. Tu es fier de ta femme?
- Oui.
- Montre le!

Ils parcoururent les salles de jeux, Sophie inondant l'espace autour d'elle de sa nudité habillée, Vincent prince consort ignorant les regards d'envie des hommes ou les afflux de désir des femmes. On écarta une chaise pour Sophie à la table du chemin de fer, ses plaques furent déposées devant elle sur un plateau doré. Vincent se posta debout derrière elle. Le regard du croupier la parcourut faussement indifférent. Les cartes circulèrent. Sophie perdit. Pendant qu'elle prenait de nouvelles cartes, son voisin se leva et fut remplacé par quelqu'un d'autre. Il tendit le bras pour poser ses jetons sur le tapis et la frôla.

- Excusez-moi.
- Ce n'est rien, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux

Il lui adressa un sourire sûr de lui et se concentra sur le jeu. Les cartes passèrent et Sophie gagna, elle tendit le bras et remit ses gains sur son plateau. Un garçon se précipita pour le lui porter.

- Mettez-moi tout ça à la caisse, voulez-vous
- Vous nous quittez déjà?
- J'ai perdu, j'ai gagné, c'est bien, non

- On vient ici pour perdre, non ?

- Pas moi.

Elle se dirigea vers le bar, s'assit sur un tabouret et commanda un porto. En se retournant, elle aperçut son voisin qui se dirigeait vers elle en souriant.

- Je suis tellement grossier, nous n'avons pas été présentés, Ludwig von Hammer.

- Très honorée, Mme Vincent Lindon répondit-elle en lui tendant la main horizontalement qu'il baisa en s'inclinant.

- Vous êtes en vacances dans la principauté ? J'espère que vous appréciez votre séjour.

- Oui, il y a beaucoup de neige, le pays est magnifique.

- Tout le monde ne partage pas votre point de vue, apparemment.

- Mon mari et moi avons été sur les pistes, elles sont bien enneigées, le soleil brille, que demander de plus ?

- Je vois que vous n'avez pas suivi les informations.

- Non, que disent-elles ?

- Oh ! rien, des bêtises, qu'il fait si chaud que la neige fond.

- Ah bon ! rit-elle.

- J'aime bien vous voir rire. À part prendre des vacances, Madame Lin...

- Je suis journaliste.

- Pour quel journal ?

- Freelance, et vous qui portez un nom de prince ?
 - Vous le voyez, je fréquente le casino de papa et j'y perds son argent.
 - Passionnant!
 - N'est-ce pas? En fait mon père est âgé et il me laisse m'occuper de ses affaires.
 - Vous devez être occupé ces temps-ci.
 - Oui, si on veut. Tout ceci me fatigue, les hôteliers vont vendre leurs affaires à un groupe financier et tout le monde prendra sa retraite, c'est la dernière saison du Behautstein, de ce petit paradis.
 - Vous semblez bien désabusé, les hôteliers ne sont peut-être pas d'accord.
 - Ils n'auront pas le choix.
 - Pourquoi ?
 - Écoutez, vous êtes bien journaliste ?
 - Oui.
 - Nous ne pouvons pas parler ici, venez me voir demain au palais, je vous expliquerai.
- Il semblait avoir perdu sa belle assurance, son regard l'implorait tandis qu'il lui baisait la main cérémonieusement pour prendre congé. Il se perdit dans la foule.
- C'était lui? dit Vincent en s'approchant
 - Bingo !

Chapitre 6

- Chéri, je te propose que l'on prenne un petit déjeuner rapide à la salle à manger et que l'on aille skier.

En s'asseyant à une table, MHebel s'excusa de ne pouvoir leur servir un petit déjeuner comme d'habitude parce que les frontières étaient bloquées par des manifestations d'écologistes. Pour les repas, il ne pourrait que servir des conserves ou des fromages de pays. Sophie convainquit son mari d'aller voir les manifestants.

Au bout d'une heure de route, ils parvinrent au poste frontière avec la Bavière. Deux autos étaient garées en travers de la route étroite. Du côté allemand plusieurs voitures portant les marques de chaînes de télévision connues étaient garées sur le bas côté. Les caméras fonctionnaient en cadrant sur les reporters. On apercevait un homme qui se faisait interviewer en allemand. Ses compagnons restaient en retrait. Sophie s'approcha et leur adressa la parole sans obtenir de réponse. L'un d'eux lui fit signe de s'en aller, elle l'entendit prononcer quelques mots à l'adresse de l'un de ses collègues dans une langue qu'elle identifia pour une langue slave. Elle n'insista pas et repartit vers un autre poste frontière, la situation était

la même avec en plus des camions de livraison qui étaient visiblement bloqués.

Ils rentrèrent déjeuner à l'hôtel où MHebel leur servit un repas de fromages. Sophie aussitôt après se vêtit d'un élégant tailleur soulignant sa taille mince et se dirigea vers le palais princier. À l'entrée, on lui dit que Son Altesse s'excusait de ne pouvoir la recevoir, étant indisposée. Elle rentra à l'hôtel, revêtit une tenue de touriste pour se rendre accompagnée de Vincent au syndicat d'initiatives. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le hall, les hôteliers sortaient en rangs serrés de la salle de réunion. Parmi eux, elle reconnut MHebel.

- Ah ! ma pauvre madame Lindon, je suis tellement désolé que vous ayez une telle image de notre beau pays. Je ne sais même pas avec quoi je vais vous nourrir dans les jours qui viennent.

- Mais que se passe-t-il, monsieur Hebel ?

- Je ne sais pas vraiment, tous mes clients ont décommandé leurs réservations. Tout ce que je puis vous proposer est d'essayer de profiter au maximum de votre séjour avec votre mari.

- On nous a parlé d'une offre de rachat de la station...

- Oui, vous nous avez entendu en parler l'autre jour, n'est-ce pas? En fait, nous nous sommes réunis aujourd'hui en assemblée générale et

avons décidé de chercher comment nous sortir par nous-mêmes de cette mauvaise passe.

- Mais comment?

- Nous avons décidé de nous adresser à notre souverain qui devrait nous aider à trouver une solution. Ecoutez, ajouta-t-il après une pause, allez donc skier, les pistes sont couvertes de neige et il fait beau.

Sophie et son mari suivirent son conseil et skièrent toute la journée. Le soir venu, ils se retrouvèrent dans leur chambre pour se changer en vue d'une seconde soirée au casino. Sophie alluma la télévision.

« La tension monte au Behautstein. Une dizaine de milliers de touristes sont bloqués dans la principauté. En effet depuis ce matin, l'ensemble des postes frontières sont fermés. Les files de camions qui assurent le ravitaillement quotidien s'allongent en vain puisque ni nourriture ni carburant ne passent plus. On s'attend à une paralysie progressive. »

Vincent coupa le poste et ils se rendirent au casino.

- Bonsoir, Madame Lindon.

- Oh ! bonsoir votre altesse, vous allez mieux

- Mieux, mais je n'ai jamais mal été.

- Vous m'aviez conviée au palais ce matin.

- Effectivement, et je vous ai vainement attendue.

- Je me suis présentée au palais et on m'a dit que vous étiez souffrant.

- Ah !

Sophie retrouva cet air soudain soucieux du jeune prince.

- Que se passe-t-il ?

- Ecoutez, se décida-t-il enfin, partez ostensiblement dans votre limousine et revenez dans une heure avec votre voiture particulière, gardez-vous devant l'entrée des fournisseurs.

- Comme vous voudrez !

Revenus à l'hôtel, Sophie et son mari se changèrent et adoptèrent une tenue noire, un bonnet de laine occultant ses cheveux blonds.

- Je te suis, mais j'aimerais savoir dans quoi.

- Je fais mon travail de journaliste, toute cette histoire est abracadabrante. Ce play-boy de prince d'opérette prend des airs de conspirateur, mais on m'a empêché de le voir. Les frontières sont bloquées par des hommes de main et toute la presse raconte des carabistouilles. Mais je ne sais absolument pas où l'on va. Habille-toi chaudement.

- Pourquoi ?

- Oh, pour rien ! Nous sommes en plein hiver dans les Alpes, il ne fait que moins vingt-cinq, et nous ne savons pas où nous allons.

Ce disant, elle enfila discrètement sous son blouson, un holster avec une arme.

Elle se gara le long de l'enceinte du casino, une ombre se détacha du mur et monta dans la voiture, c'était le prince.

- Démarrez, roulez droit devant.**
- Où allons nous ?**
- Nulle part, cette voiture est le seul endroit où je puisse vous rencontrer discrètement. Vous êtes bien journaliste?**
- Vous voulez voir ma carte de presse?**
- Non, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de vous faire confiance.**
- Je peux vous enregistrer? dit-elle en sortant un petit magnétophone**
- Bien sûr, posez-moi vos questions.**
- Vous êtes bien Ludwig von Hammer, fils unique et héritier du prince Albrecht von Hammer ?**
- Oui.**
- Quel rôle jouez-vous dans la principauté?**
- J'administre les affaires publiques, mon père étant trop âgé pour cela.**
- La principauté marche bien?**
- Oui, nos finances sont équilibrées, et nous traversons les crises économiques sans y laisser de plumes. Le climat exceptionnel de la station y est pour beaucoup.**
- Est-ce suffisant à l'expliquer?**
- Non, dès le début, mon père avait compris qu'une bonne partie des problèmes de nombreux états étaient dus à la charge de**

l'entretien des services de l'état. C'est pourquoi, il a orienté l'économie vers les activités de service telle que la finance et le tourisme.

- Et l'élevage?

- Il y a cinq cent bovins à proximité du centre touristique, c'est dix fois moins que le moindre département français. La productivité n'est pas notre but principal, nos bêtes consomment du fourrage l'hiver et pâturent en été. Nos produits sont en grande partie exportés ou achetés sur place par les touristes. En matière alimentaire nous dépendons entièrement de nos voisins.

- La pollution au méthane d'origine animale

- Elle n'a jamais existé et vous avez constaté par vous même qu'il fait parfaitement froid comme il est normal en hiver.

- Alors, avez-vous une explication sur ce qui se passe ?

- Oui... ou du moins un commencement d'explication. Il y a une dizaine d'années certains pays européens avaient un grand besoin de liquidités pour financer leur économie. Nous avons reçu plusieurs offres de rachat que nous avons éconduites.

- Quel intérêt pour les acheteurs?

- Nous avons une fiscalité pratiquement nulle comparée aux états voisins. Cette politique risquée au départ nous a permis d'attirer des flux financiers extrêmement importants. L'importance de ces flux malgré les faibles taux

de prélèvements a permis depuis cinquante ans de financer notre économie. La trésorerie de nos établissements financiers est pléthorique, il est donc tentant de mettre la main dessus.

- Êtes-vous en train de me dire que c'est une tentative de vol?

- En langage courant, oui. Sauf qu'à ce niveau, le droit n'existe pas.

- Comment avez-vous résisté?

- Cette période a coïncidé avec la chute de l'empire du bloc de l'Est. Les énormes masses financières qui permettaient d'entretenir des mouvements subversifs partout dans le monde se sont trouvées libérées d'un coup.

- Elles appartenaient à l'état russe.

- Pas tout à fait, elles étaient réparties dans des comptes secrets contrôlés par les officiers des services soviétiques. Du jour au lendemain, l'état russe était ruiné et eux fabuleusement riches. Ces sommes avaient besoin de s'employer. Je leur ai permis d'entrer dans le capital de nos entreprises en échange de leur protection.

- De leur protection?

- Oui, l'état soviétique s'est sabordé, mais il possède toujours une masse énorme d'information sur la plupart des cadres dirigeants des pays développés.

- Et alors ?

- Je ne leur ai accordé qu'une participation minoritaire de 10%, et du jour au lendemain les pressions pour nous vendre à un consortium financier européen se sont arrêtées.
- Vous savez comment ils ont fait?
- Je préfère ne pas le savoir, et ce n'est pas important.
- Et que se passe-t-il maintenant?
- Nous avons reçu de nouvelles offres de rachat.
- Du Crédit Lillois?
- Officiellement, oui.
- Et officieusement?
- C'est une bonne question, mais je ne sais pas.
- Pourquoi, me dites-vous tout cela?
- J'ai le sentiment d'être surveillé jusque dans le palais; hier, on a bêtement tenté de vous décourager de me rencontrer. Il me faut quelqu'un pour savoir la vérité, faites-en ce que vous voulez. Excusez-moi, ajouta-t-il après un silence, mais il faut que je réapparaisse au casino. J'ai besoin d'un dernier service.
- Oui, lequel?
- Frottez votre visage contre le mien.
- Pardon ?
- Oui, les gens qui me surveillent ne manqueront pas de remarquer les traces de maquillage, le casino possède quelques cabinets particuliers dont je me sers de temps à autres. Comme ça, je ne faillirai pas à ma réputation.

- C'est bien parce que c'est vous, répondit Sophie en s'exécutant.

Une minute plus tard, elle s'arrêtait discrètement à l'endroit où elle avait fait monter le prince. Vincent s'était renfoncé dans l'arrière de la voiture.

- Pourquoi tu ne t'arrêtes pas à l'hôtel

- Il y a des clients qui viennent d'arriver.

- Oui, et alors?

- Tu n'as rien remarqué sur les routes ?

- Quoi, les barrages?

- Comment auraient fait ces braves touristes pour venir jusqu'ici? Il y a quelque chose que tu n'as pas remarqué.

- Quoi donc?

- Le chauffeur de la voiture est l'homme avec lequel j'ai vainement tenté de parler ce matin.

Chapitre 7

Sophie avait tourné dans le village et s'était garée dans un petit parking en contrebas.

- Tu vas sortir en te baissant et aller t'asseoir contre le petit muret pour qu'ils ne te voient pas.

Sophie fouilla dans le coffre et en sortit une paire de jumelles à amplificateurs de lumière ainsi qu'un micro pour écoute à distance.

- D'où sors-tu tout ça?

- J'ai toujours mon matériel, on ne sait jamais dit-elle en chaussant ses écouteurs.

L'un des hommes s'adressait à MHebel en allemand

- Wo sind sie ?²

- Ich weiß nicht, Herr Oberst³

Sophie fronça les sourcils, leurs vacances venaient de perdre brutalement leur caractère de voyage de noces. Son mari venait de décider de risquer un œil au-dessus du petit muret qui le protégeait. Elle lui tendit les jumelles, il sursauta. L'un des hommes tenait une arme à la main.

- Tu as compris?

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire

² Où sont ils ?

³ Je ne sais pas, mon capitaine

- C'est la matière à un excellent article, à beaucoup d'articles, vendus très cher. Mais auparavant, il faut que je te mette à l'abri.

- Que vas-tu faire ?

- Te faire passer la frontière.

Les questions se bousculaient dans la bouche de Vincent.

- Ecoute, mon chéri. J'ai retrouvé en partie la mémoire. Il semble que je n'ai jamais été une fille à papa, mais plutôt une journaliste spécialisée dans ce genre de situation. Toi, tu ne l'es pas. Je vais donc te mettre à l'abri. Je te retrouverai plus tard.

- Mais...

Il ne put finir sa phrase, elle l'arrêta sous un baiser. Ils montèrent dans la voiture Sophie profita de la déclivité pour descendre sans lancer le moteur. Ce n'est qu'un kilomètre plus bas qu'elle se décida à le faire tourner. Elle décida de traverser la vallée, la route était ouverte jusqu'à une certaine altitude au delà, de nombreuses traces fraîches de pneus témoignaient de sa viabilité.

- Tu connais beaucoup de stations où les touristes arrivent par des cols enneigés plutôt que par la route? Heureusement, que j'ai pris un 4x4. S'ils sont passés, nous aussi. Ils nous ont même offert le chasse-neige.

Vincent ne répondait pas, il était assommé par le nouveau caractère de sa femme qu'il

découvrait. La piste avait été récemment ouverte par un chasse-neige pour permettre le passage de véhicules tous terrains. Ils arrivèrent au sommet, elle s'arrêta avant la crête. Elle fouilla dans le coffre de la voiture et en sortit deux tenues blanches. Elle en tendit une à Vincent.

- Enfile ça, le noir c'est bien pour la ville, mais c'est un peu triste à la campagne.

Ainsi revêtu de blanc des pieds à la tête, leurs silhouettes furtives se confondaient aisément avec la candide pénombre de la montagne nocturne. Ils s'allongèrent sur la crête et observèrent la vallée sur le versant italien. Quelques phares étaient visibles sur un autoroute lointain. Sophie remarqua une masse chaude qui bondit tout d'un coup, c'était un isard ; il s'arrêta, rien ne semblait le déranger. Elle sortit un téléphone portable.

- Que fais-tu ?

- J'appelle un taxi.

- En pleine montagne ?

- Il y a toujours un taxi de prêt en montagne pour les urgences. Tu vas descendre par ce chemin en suivant les traces. À un kilomètre d'ici tu trouveras le taxi qui t'attendra près d'une petite cabane.

- Comment sais-tu qu'il y a une petite cabane ?

- Regarde dans les jumelles.

Une petite forme chaude semblait l'attendre en contrebass. Elle avait effectivement la forme d'une cabane.

- Je ne t'embrasse pas, ça gèlerait. Va vite, je te retrouve d'ici quelques jours.

- Mais s'ils m'attendent avec des jumelles comme les tiennes.

- Tu serais invisible pour eux, ta combinaison n'émet aucun rayonnement.

Vincent n'osait plus poser de questions, dépassé par les événements, il commença à descendre la pente. Sophie fit retourner le 4x4, coupa le moteur et descendit en utilisant la déclivité. Elle s'engagea dans un petit chemin de traverse où elle ne put s'aventurer loin, la neige ayant plus d'un mètre de hauteur. Elle coupa à travers bois et observa la vallée, elle semblait calme. Son portable vibra, elle décrocha, une voix italienne lui apprit que le taxi avait emmené son mari à bon port. Elle se sentait plus libre, mais il faudrait qu'elle ait une sérieuse conversation avec Vincent. Cela risquait d'être dur, très dur.

Elle décida de se rapprocher de la capitale. Elle devait absolument arriver à comprendre ce qu'il se passait. Il se passait quelque chose, mais quoi ? Ce brave M Hebel lui serait sans doute d'un grand secours. Elle entra dans la ville, il était presque six heures du matin, les hôtels faisaient chauffer le café pour leurs hôtes

sportifs. Elle s'approcha de l'arrière de l'hôtel. Près de la porte des cuisines, deux bouteilles de propane se dressaient contre le mur. Elle ferma le robinet.

M Hebel sortit en grommelant, Sophie comprit que c'était les dernières bouteilles et que s'il n'avait plus de quoi faire chauffer le café, alors c'était la fin. Ils étaient bien gentils, mais un hôtel qui ne fait même pas du café, c'est... Une main gantée de noir s'abattit sur sa bouche et l'attira dans un coin.

- Qui c'est le capitaine?

- Mme Lindon!

- Chuuut ! il ne faut pas réveiller les clients à cette heure-ci voyons! Je voudrais simplement savoir qui est le capitaine?

- Je, je ne vois pas de qui vous voulez parler...

- Mōssieur Hebel, il était garé hier soir devant chez vous, certains de ses compagnons étaient armés.

- Alors vous les avez vus!

- J'ai vu et je veux savoir qui c'est.

- Je ne sais pas.

- Que diraient vos confrères du Syndicat s'ils apprenaient que des hommes en armes pourchassent vos clients et que vous les aidiez?

- Je ne les aide pas.

- Ah non ? Et si moi, je t'aidais? répondit-elle en le soulevant de terre par le col.

- Madame Lindon, je vous en prie, je suis un commerçant respectable.
- Sans blague !
- Bon d'accord, je vais vous dire mais reposez moi par terre, je vous prie. Merci. Il y a quelques années, j'avais reçu deux jeunes touristes allemands. Mais au moment de payer, ils m'avaient réglé avec un stock de cocaïne. Peu de temps après, d'autres jeunes me l'avaient racheté en me laissant un confortable bénéfice. Régulièrement, des jeunes recommencent. J'ai pu financer le passage de deux étoiles à quatre étoiles de mon établissement et gagner ainsi beaucoup plus d'argent.
- Et le rapport avec ton «capitaine» ?
- Il y a six mois, des gens sont venus me voir me disant qu'il fallait que je joue au casino. Ils avaient un accent d'Allemagne de l'Est. Je leur ai dit que je n'étais pas assez riche pour ça et ils m'ont répondu que j'allais le devenir. J'ai mis au point une carte que je ne montre qu'à certains clients qui commandent des plats extrêmement chers que je ne leur sers jamais mais qu'ils payent. De même, je paie des commandes de produits de luxe à des fournisseurs qui ne me livrent jamais. Remarquez, je n'ai pas à me plaindre. Chaque mois, ils me font savoir combien je dois perdre au casino et combien je dois payer à mes

fournisseurs. La différence me fait pratiquement doubler mon bénéfice.

- Tu vas me donner la liste de tes fournisseurs qui ne livrent pas.

Il ne fit aucune difficulté, il l'avait sur lui. Sophie s'éloigna rapidement pendant qu'il s'affaissait le long du mur. Elle entra un peu plus loin dans une cour de ferme, ouvrit les portes d'une étable, s'y gara et changea les plaques de sa voiture. En arrivant en Europe, elle avait choisi le type de 4x4 le plus courant du marché, par contre ses plaques d'immatriculation étaient son seul signe distinctif.

L'étable contenait tout ce qui caractérisait un élevage de bovins en hiver, de la paille, du foin et de la bouse de vache fraîche pour l'odeur. Un haut parleur émettait de temps à autres un beuglement caractéristique. La seule chose qui manquait était la présence des vaches elle-même.

Sophie sortit un ordinateur portable du 4x4 ainsi qu'une antenne satellite. Elle recopia la liste donnée par MHebel et envoya le message.

Elle décida de rendre une nouvelle visite au prince héritier.

A cette heure là de la matinée, il y avait peu de touristes dehors. Pour masquer son visage, elle s'affubla d'un passe-montagne.

En passant devant l'entrée du palais, elle aperçut dans la loge du concierge l'un des hommes de la veille. Il portait un pistolet mitrailleur enholster. Elle continua à marcher et tourna au premier coin de rue. Elle s'arrêta pour arranger son maquillage en se mirant dans un miroir de poche; elle n'était pas suivie. Elle put vérifier que le mur n'était pas protégé par des équipements de détection visibles tels que caméra ou barrière micro-onde. Un peu plus loin elle avisa une porte discrète qui s'ouvrait dans le mur. Elle n'était pas fermée, la principauté devait vraiment être un pays sans voleurs puisque l'on pouvait entrer ainsi dans le palais princier.

La porte donnait dans un couloir désert; au bout de quelques pas, elle trouva un escalier en colimaçon qui montait. Elle entendit des pas lourds qui descendaient ainsi que le choc métallique d'une arme contre le mur. Une porte à un palier s'ouvrit sous sa pression. Elle referma silencieusement.

Ludwig était assis à une table de travail, il se retourna. Son visage exprima un bref étonnement. Elle lui fit le signe du silence.

- Que faites-vous ici?**
- Expliquez-moi d'abord ce qui se passe**
- Qu'est-ce qu'il se passe ?**
- Ces gens qui m'attendaient à mon hôtel, c'est qui ?**

- Je ne sais pas.

- Bonjour, Mme Lindon. Content de vous retrouver.

Sophie se retourna, celui qui se faisait appeler « Herr Oberst » venait d'entrer et braquait un pistolet mitrailleur vers elle.

- Vous êtes décidément une touriste bien encombrante pour la tranquillité du Behautstein.

Sophie le regarda s'approcher, il la regardait en souriant. Quand il ne fut plus qu'à un mètre, elle s'accroupit en faisant tournoyer sa jambe qui faucha ses deux mollets. Il eut l'impression que le tapis lui était retiré de dessous les pieds. Quand il toucha le sol, elle lui enfonça le poing dans le plexus, le pistolet mitrailleur émit quelques « pschhht ». Elle s'en empara. Le prince était devenu tout pâle.

Sophie ferma la porte et se retourna vers lui.

- Alors votre altesse, il ne se passe rien

L'homme se convulsionnait sur le sol en essayant de retrouver son souffle. Elle le releva par le col et l'assit sur une chaise.

- Vous aussi, asseyez-vous là, ajouta-telle à l'adresse du prince. Alors, « mon capitaine » ? Capitaine de quelle armée d'abord ? Non, inutile de vous lever, c'est moi qui suis armée, maintenant.

- Si je vous le disais, cela vous avancerait à quoi ? Vous n'avez aucune chance.

- Ah oui ? Cela vous permettrait de rester en vie cinq minutes de plus.

- Vous n'oseriez pas...

Il fut interrompu par le chuintement court du pistolet, les balles s'enfoncèrent dans le dossier de la chaise.

- Eh, vous êtes folle

- C'est cela, oui. Alors t'es qui, t'oi

Il se mit à parler très vite. Il était un ancien de la Stasi reconvertit dans le blanchiment de l'argent. Non, il ne connaissait pas le nom de son patron, il recevait ses ordres par une boîte aux lettres à Berlin. Sa mission était de s'assurer du silence de Ludwig. Ses hommes venaient de Yougoslavie, il les avait recrutés dans des bars à Berlin fréquentés par les réfugiés. Le pistolet mitrailleur se fit plus menaçant, il lui donna son nom. Sophie lui appuya son pouce à la base du cou, il s'endormit.

- Vous êtes sûre que vous êtes journaliste ?

- Et vous, vous êtes sûr que vous êtes prince Ludwig baissa la tête.

- Pourquoi vous ne m'avez pas prévenu de leur présence ?

- Je ne peux pas vous le dire.

Le soir était tombé, des bruits de pas se firent entendre dans l'escalier. Elle descendit rapidement et se fonda dans la nuit.

Chapitre 8

Sophie était retournée dans sa cachette et avait envoyé sa nouvelle collecte d'informations.

Elle décida d'aller revoir Mebel.

En s'approchant de l'hôtel, elle aperçut l'hôtelier en grande discussion avec l'homme de la Stasi. Elle se dissimula derrière un buisson et écouta.

- Elle se doute de quelque chose?**
- Ce n'est pas possible, je ne lui ai parlé que de la Stasi.**
- Quand vos amis doivent-ils arriver?**
- À l'heure qu'il est, ils ont déjà passé le col.**
- Et ils vont où?**
- Ici. Il faut qu'ils soient prêts pour l'heure H.**
- C'est quand?**
- Dans deux jours.**

Les deux hommes rentrèrent dans l'hôtel et Sophie ne put plus les entendre. Elle décida de chercher à croiser ceux qui devaient passer le col. Elle sortit son 4x4 de sa cachette, traversa la vallée et se cacha à un détour du chemin qui montait au col.

Bientôt, des voix se firent entendre, elle entendit jurer en américain. Un véhicule était coincé dans la neige et les passagers n'arrivaient pas à s'en sortir. Elle enfila sa combinaison blanche, prit un appareil photo

numérique et s'approcha. Une demi-douzaine de véhicules était arrêtée sur la piste, le premier d'entre eux venait de percuter un arbre. L'ensemble des passagers étaient descendus et ils gesticulaient. Sophie les photographia un à un au fur et à mesure qu'ils présentaient leur visage. De retour à sa voiture, elle transmit les photos. Un message lui confirma que l'homme qu'elle avait interrogé au château avait bien été employé à la Stasi. M Hebel était inconnu.

En redescendant vers la vallée, elle brancha son autoradio. Le scandale du Behautstein venait d'éclater, la principauté était en faillite, des négociations étaient en cours avec un groupe de financiers internationaux dont la tête de file était le Crédit Lillois. Elle rentra à sa cachette et se reconnecta au satellite. Les hommes photographiés étaient tous des membres de la mafia américaine. Ils avaient quitté les Etats-Unis la veille par les lignes régulières à destination de Munich.

Sophie tapa le nom du prince Albrecht, il était enregistré comme ancien nazi ayant participé aux massacres de polonais pendant la guerre. Elle demanda le nom du président du syndicat d'initiative, M von Zirkel. Il était connu comme contact des espions qui revenaient de l'autre côté du rideau de fer en passant par là pendant la guerre froide. Sophie se demanda quel était le

lien entre la mafia, d'anciens nazis et les services de renseignements américains.

Sophie décida que l'électronique allait lui servir. Son hôtel était désert, seules les cuisines montraient quelques activités. Le registre de la réception lui donna les numéros de chambres affectés aux nouveaux touristes américains toujours bloqués dans la montagne. Le passe se trouvait sur le tableau. Chaque chambre comportait un bouquet de fleurs sèches merveilleux pour cacher un micro-émetteur. Le tout fut bouclé en un quart d'heure. De retour dans sa cachette, elle établit un relais d'écoute. Une antenne recevait les signaux provenant de l'hôtel et via un amplificateur les signaux étaient retransmis au satellite. Elle se connecta et demanda une écoute permanente.

Elle décida de s'intéresser au cas de Mvon Zirkel. Elle ne l'avait pas encore rencontré en privé.

En passant devant la fenêtre de son bureau, elle l'aperçut qui revêtait une tenue de skieur. Il sortit rapidement et se dirigea vers le garage du syndicat d'initiatives. Il partit à grande vitesse à bord d'un véhicule tout terrain en direction de la partie orientale de la principauté. Le tourisme était concentré uniquement dans la partie occidentale, le reste était censé être voué aux moutons et à l'élevage de bovins. La route

d'une centaine de kilomètres s'approchait vers une toute petite frontière commune avec la Transsylvénie. Il monta vers la frontière et se gara près d'une étable.

Sophie s'arrêta à bonne distance et l'observa à la jumelle. Il portait désormais ce qui ressemblait à un pot de peinture et traçait de grandes croix sur les troncs des sapins. Ce faisant, il s'enfonça à couvert en direction de la frontière. Elle rentra en ville et décida de s'octroyer un somme dans sa cachette. Les dernières quarante-huit heures avaient été épuisantes et l'électronique travaillait pour elle. Huit heures plus tard, elle se réveilla et se connecta sur le satellite. Les nouveaux arrivants avaient réussi à s'extirper de la montagne et avaient passé la soirée à perdre des fortunes au casino. Pour le lendemain, ils envisageaient une randonnée hors-piste dans la partie orientale de la principauté.

L'écoute de la radio lui apprit que les négociations avec le Crédit Lillois avaient abouti. La commission européenne avait pris acte de l'engagement de la principauté de réduire ses émissions de gaz à effet de serre. Une brève interview avec un représentant des mouvements écologistes fit état de leur satisfaction.

Sophie se rendit à la frontière nord avec l'Autriche. Le barrage avait disparu, quelques

véhicules immatriculés en Bavière se présentaient au contrôle. Les occupants descendaient faire tamponner leurs visas avant de passer. Sophie se faufila et regarda par la fenêtre du poste. L'homme de l'Stasi était là, les touristes avaient les cheveux courts et la démarche athlétique. Il n'y avait pas de femme parmi eux. Elle les entendit parler entre eux avant de remonter dans leurs voitures, ils parlaient américain.

Elle s'éloigna et se gara dans un parking discret. Elle se reconnecta au satellite et rendit compte de ce qu'elle venait de voir, la réponse fut immédiate: «Prenez le taxi italien immédiatement!». Pour que le colonel lui envoie un ordre aussi direct, il devait y avoir une raison grave et urgente, peut-être liée à sa sécurité. Elle traversa donc la principauté vers le sud et s'engagea dans la piste déjà utilisée par certains touristes vers l'Italie. Elle reconnut l'emplacement où le cœur serré, elle avait abandonné Vincent. En redescendant la pente, elle approcha la petite cabane qui lui avait déjà servi de point de repère. Un homme se montra et lui fit signe de se garer.

- Que se passe-t-il?

- Pas le temps de vous expliquer, Lieutenant. Vous allez laisser votre véhicule là. Nous nous chargeons de vos bagages. Vous changez de

silhouette, vous devenez une touriste brune un peu excentrique. Tout est dans notre voiture.

- Mais...

- Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous avons intercepté les communications de la cible. Ils sont dotés de moyens de transmission sophistiqués, ils vous ont repéré et n'auraient pas manqué de vous mettre la main dessus. Le colonel vous attend en bas.

Ils descendirent sur le versant italien, ils se trouvaient dans les Dolomites. La voiture se gara dans le parking d'un immeuble d'appartement pour touristes. Sophie fut introduite dans un studio-cabine.

- Mes respects, mon colonel.

- Alors, lieutenant, vous avez passé de bonnes vacances ?

- Plutôt sportives...

- J'ai pris la décision de vous extraire au plus vite après avoir écouté ça, dit-il en enfonceant le bouton d'un magnétophone.

Sophie chaussa un casque d'écoute. Elle entendit d'abord le bruit de fond propre à des transmissions radio, puis elle entendit plusieurs voix qui conversaient en américain.

- Elle a endormi notre contact dans le bureau du prince d'un coup de pouce, ce n'est pas une touriste.

- Où est-elle maintenant ?

- Elle a été aperçue se dirigeant vers la frontière autrichienne.
 - Interceptez-la et débarrassez-vous en, sans trace.
- Elle retira son casque, elle était pâle.
- Vous vous rendez compte des risques que vous prenez? M et Mme Lindon sont grillés maintenant.
 - Mais, Vincent?
 - Il est en sécurité, nous avons renvoyé à Paris.
 - Comment prend-il la chose?
 - On lui fait croire que vous êtes journaliste, mais il faudra bien lui expliquer un jour ou l'autre.
 - Je vais le faire tout de suite.
 - Vous n'avez pas le temps, vous êtes en mission, Lieutenant. Vous trouverez dans cette valise une nouvelle identité complète, papiers d'identité, carte de crédit, vêtements, tout ce qu'il vous faut. Vous vous appelez Muriel Largenton. Vous êtes professeur d'arts martiaux dans une salle parisienne, cette salle existe réellement et sert à certains de nos agents à s'entraîner.
 - À vos ordres.
 - Vous n'avez pas quitté Paris ces derniers jours, nous allons donc vous faire réapparaître dans votre nouvelle identité d'ici quelques heures. Un Falcon jet vous prendra sur une

petite piste de la région et vous déposera en région parisienne. Pendant le transport, vous étudierez le dossier que nous avons préparé sur le représentant du Crédit Lillois, il s'appelle ThierryDubuc.

Le jet du service avait toutes les apparences de l'avion d'affaires. Quoiqu'en ouvrant certains placards, on déplaçait les consoles de commandes de moyens de transmission dignes d'un centre de commandement.

Sophie déplia sur une tablette le dossier remis par le colonel.

Thierry Dubuc était bel homme. Il avait été embauché au Crédit Lillois comme Directeur Chargé de Mission six mois auparavant. Il était jeune, il venait de finir un MBA àStanford.

Bien que cette université américaine fut renommée par le niveau de vie de ses étudiants tous issus de la jeunesse dorée américaine, il s'était fait remarquer par son goût pour les jolies filles et les belles voitures. Le dossier contenait plusieurs de ses photos accompagnées de beautés resplendissantes au volant d'une Porsche décapotable. Sophie se demanda si tous les play-boys américains faisaient l'objet d'un dossier au service. Elle trouva une petite note émanant de la DEA L'homme n'avait commis aucun délit,

⁴ Drug Enforcement Administration, l'équivalent américain de notre brigade des stupés.

curieusement dans un milieu où les drogués abondaient, il était connu pour n'avoir même pas fumé le moindre joint. Seulement, ce qui chagrina le policier américain était la facilité avec laquelle le jeune français se faisait recevoir dans les sauteries organisées par les barons de la drogue au profit de la jeunesse dorée et dépravée américaine.

Même avec un brillant diplôme de finance en poche, l'embauche dans la banque semblait extraordinaire. Le lien avec l'afflux soudain de « touristes américains » au Behautstein devenait évident.

L'avion atterrit, une voiture l'attendait près de l'escalier.

Un appartement l'attendait. La décoration intérieure était celle que l'on pouvait attendre d'un professeur d'arts martiaux femme. Photos de compétition, diplôme d'état de professeur encadré, tout semblait évoquer une carrière entièrement dédiée au sport. Elle cacha le dossier dans un emplacement prévu à cet effet. Le colonel avant son départ lui avait donné rendez-vous dans un centre d'écoutes du service, elle s'y rendit.

- Alors, qu'avons nous, sur ce Monsieur Dubuc ?

- Il téléphone beaucoup dans la principauté. Vous voulez écouter ?

- Non, donnez-moi l'analyse.

Son collègue lui tendit un dossier d'une dizaine de pages. Il gérait les sommes importantes qu'un certain nombre de ces clients apportaient depuis quelques temps dans les comptes numérotés des banques du Behautstein. Il semblait mettre un certain soin à faire que ses riches clients ne manquent absolument de rien pour perdre leur fortune au casino. Une communication récente semblait montrer sa vive satisfaction quand à la brusque augmentation du chiffre d'affaires.

En conclusion du dossier, une petite note de synthèse montrait que M Dubuc gérait le patrimoine d'un groupe de financiers américains. Une brève enquête avait montré que ceux-ci était régulièrement les mêmes avec lesquels il entretenait des relations suivies pendant ses études àStanford.

- Très bon travail.

- Merci, Lieutenant.

- Alors, qu'en pensez-vous, demanda le colonel en entrant dans la pièce.

- C'est une banale opération de blanchiment d'argent, c'est du ressort des douanes ou de la brigade financière.

- Ils nous ont refilé le bébé.

- Pourquoi ?

- Regardez ces dossiers, répondit-il en lui tendant deux chemises cartonnées.

- Famille von Hammer, lut Sophie.

Le prince von Hammer était brusquement apparu au Behautstein en 1945. Plusieurs photos, tirées des archives de la Wehrmacht, le montraient en train de participer activement aux massacres d'Ukraine. Il avait échappé par miracle à l'avancée de l'armée rouge et s'était refait une virginité au lendemain des accords de Yalta. Le général Gehlen chef du BND⁵, avait insisté pour pouvoir utiliser la position géographique du Behautstein, si proche de la Yougoslavie. Le va-et-vient incessant de touristes permettait de camoufler aisément les mouvements d'espions. Son fils né de l'alliance avec une mère maquerelle autrichienne rebaptisée pour la circonstance Gerda von Meissel s'était vite montré incontrôlable et passait ses journées à boire et à jouer au casino. Le «prince» âgé de plus de quatre-vingts ans était devenu sénile.

Le sieur Hebel père était arrivé à la même époque avec une petite partie du légendaire trésor SS, ce qui avait permis de constituer le capital initial de la banque de la principauté.

Une brève note de synthèse précisait qu'une action contre cette banque aurait comme conséquence de mettre en péril un certain

⁵ Bundes Nachrichten Dienst, service de renseignement ouest allemand pour beaucoup composé d'anciens nazis, utilisé par les américains pour espionner le camp communiste au lendemain de la seconde guerre mondiale.

nombre d'entreprises nationales qui utilisaient régulièrement ses services. Profitant de la liberté laissée aux ressortissants du Behautstein, le fils Hebel avait monté une auberge où descendaient souvent des membres des services est-allemands dans l'espoir de surveiller les agents alliés.

- C'est un joli panier de crabes, Colonel

- Continuez votre lecture, Lieutenant.

Les services allemands étant officiellement démantelés, il avait continué ses relations avec les anciens agents reconvertis dans le blanchiment d'argent sale.

- Bon, très bien; nous avons là un joli rassemblement de crapules qui font l'Europe à leur façon. En quoi, cela nous regarde-t-il? Tant que le système fonctionne, aucune entreprise française ne se trouve en danger.

- Tout ce que je vous demande, pour l'instant, c'est de les surveiller.

- A vos ordres!

Chapitre 9

Sophie s'ennuyait, elle était séparée de Vincent. Ses journées se passaient entre la salle d'entraînement où elle maintenait sa forme athlétique et le centre d'écoute.

On avait trouvé le moyen de détourner les mails qu'échangeait ThierryDubuc le plus souvent avec les Etats-Unis. Il n'était question que de transferts financiers, toujours plus importants à destination des banques duBehautstein.

Des éclats de rires lui parvinrent de la pièce à côté. Deux analystes s'esclaffaient devant un écran. Sophie s'approcha, l'image était parfaitement pornographique.

- C'est à ça que vous passez votre temps, gronda Sophie faussement scandalisée.

- Non, Lieutenant, ceci est une pièce jointe d'un mail échangé avec un correspondant américain.

- Analysez l'image.

- À vos ordres! L'image contient des métadonnées, je les extrais. Elles sont codées, ajouta-t-il au bout d'un certain temps.

- Combien de temps pour casser le code?

- Cela peut prendre longtemps.

- Que savons-nous de l'expéditeur?

- Attendez, je cherche dans notre base... Voilà, c'est un de ses correspondants habituels, il travaille à laFirst NationalFund Bank.

- On peut y entrer?
 - Je n'ai pas les moyens de le faire, si vous voulez, j'appelle un de mes collègues du service d'intrusion.
 - Allez-y, et envoyez-le moi.
 - A vos ordres!
- Sophie rejoignit son bureau. Quelques minutes plus tard, le spécialiste des intrusions se présenta.
- Marc Belloit, à vos ordres!
 - Marc, pouvez-vous entrer dans ce système?
 - Rien de plus facile, il nous suffit d'envoyer à un membre du personnel un cheval de Troie.
 - Qu'est-ce que c'est?
 - Avant de venir vous voir, j'ai cherché quel genre de système ils utilisent. C'est le plus courant, il me suffit de leur envoyer un mail de spam contenant un petit programme qui va s'exécuter.
 - Et que va-t-il faire ce petit programme?
 - Il va chercher les mots de passe du système et me les envoyer quand il les aura trouvés.
 - Le destinataire ne se doute de rien?
 - Non, vous vous souvenez du virus « I love you » ?
 - Oui.
 - C'est tout à fait le même genre. Sauf, que nous, nous sommes parfaitement silencieux puisque nous ne détruisons rien.

- On aura le résultat d'ici quelques minutes probablement, à cette heure-ci ils ouvrent leurs mails rapidement. Si, vous voulez, venez dans mon bureau, je vais vous montrer.

Parvenus dans le bureau de Marc Belloit, ils trouvèrent un mail qui les attendait.

- Il n'y a pas de risque qu'ils vous trouvent

- Non, j'utilise une adresse sur un système de mails gratuits. C'est parfaitement anonyme. Regardez, j'ai ici l'adresse de leur système de contrôle principal, et j'ai les mots de passe de l'utilisateur qui nous intéresse ainsi que ceux du gestionnaire du système. Nous allons nous faire passer pour leur administrateur de sécurité.

- Ils n'ont pas un système pare-feu ou quelque chose dans le genre?

- Si, mais manque de chance pour eux, leur pare-feu leur a été vendu par une entreprise qui travaille pour nous. Donc, il contient une porte de derrière que nous sommes seuls à connaître.

- Une porte de derrière?

- Le moyen de pénétrer sans qu'ils s'en doutent.

- Mais les services américains n'empêchent pas cela ?

- Si, seulement ils exigent que tout système de sécurité contienne une porte de derrière à leur profit. C'est ce que nous faisons, il y a une porte pour les services américains et une pour nous, comme ça pas de jaloux!

- Nous sommes perfides, sourit Sophie.
 - Donc, nous nous faisons passer pour l'administrateur du système et nous voyons les fichiers du PC sur lequel travaille actuellement notre cible. Regardez, les noms des fichiers sont parfaitement clairs « Clés de décryptage pour Thierry ». Nous rapatrons leur fichier et nous disparaissions, ils ne se douteront de rien. Maintenant, on va supposer qu'ils utilisent le plus connu des algorithmes de cryptage, le RSA. Notre cible est imprudente, elle garde dans son PC les clés permettant de déchiffrer ses messages. Il ne nous reste plus qu'à faire passer le message crypté dans un programme de décryptage avec la clé. On attend un petit peu, et voilà, bingo! Le message est parfaitement clair.
- Sophie écarquilla les yeux. Le tout n'avait aucune relation avec le blanchiment d'argent.
- Vous en faites une tête, Lieutenant. Vous voulez que je vous l'imprime?
 - Oui, s'il vous plaît.
- Elle sortit avec une feuille contenant le message et rentra dans son bureau.
- Alors, Lieutenant, vous avancez dans votre enquête?
 - Je recule plutôt, regardez le message que nous avons intercepté.

- Ils doivent acheter des véhicules tout terrain aux succursales présentes dans la région. Quelle utilité pour blanchir de l'argent
- C'est ce que je me demande.
- Bon courage, Lieutenant. À demain.

Le soir était venu et Sophie décida de se pencher sur cette énigme dès le lendemain.

En arrivant au centre d'écoutes, elle demanda quelle était la dernière actualité en Transylvénie. Elle ne savait pourquoi, mais la proximité de cette province avec Behautstein l'intéressait. Elle demanda à voir la synthèse des troupes françaises d'interposition présentes sur place. Depuis la fin des massacres, la population semblait vivre calmement. Les soldats français vivaient tranquillement au milieu des paysans musulmans, mais ils étaient trop peu nombreux pour suivre ce qui se passait réellement. De plus, la barrière de la langue empêchait les hommes de troupe de suivre les discussions qui avaient lieu devant eux.

Sophie consulta les comptes bancaires numérotés qui avaient brusquement pris de l'embonpoint pendant les quinze derniers jours. Curieusement, depuis quarante-huit heures, l'arrivée d'argent frais s'était brusquement arrêtée.

⁶ Voir Les escaliers de la sagesse

Elle consulta une agence de voyage pour réserver des places dans un hôtel au Behautstein, tous affichaient complet. Il y a peu encore, tout le monde annulait sa réservation, et la principauté menaçait faillite maintenant elle affichait complet.

Elle consulta la base de données d'images satellite que l'armée entretenait chaque jour pour protéger les troupes au sol. Elle remarqua un certain nombre de points qui apparaissaient dans la partie occidentale de la Transylvénie. Elle appela un spécialiste d'interprétation des photos.

- Ces points sont des hommes qui se déplacent dans la montagne, sur fond de neige, ils se voient très bien.

- Quel intervalle y a-t-il entre ces deux vues?

- Dix minutes.

- Chacun de ces points n'est pas au même endroit.

- Effectivement, ils se déplacent.

- Vers où ?

- Vers le Behautstein.

- Que vont-ils faire là? Jouer au casino?

- Je n'en sais rien, Lieutenant. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous avez deux cent hommes qui se déplacent tous de Transylvénie vers la partie orientale du Behautstein.

- Ces photos ont été prises quand ?

- Il y a deux heures.

- Pourrais-je avoir également une vue du Behautstein?

- Rien de plus facile. Vous aurez le résultat dans une demi-heure, le satellite passe au-dessus des Balkans dans dix minutes.

- Je vous attends dans mon bureau.

Elle appela le colonel.

- Nous avons noté d'importants mouvements d'hommes de Transylvénie vers le Behautstein.

Nous attendons confirmation.

- Bien, tenez-moi au courant.

Sophie ne savait pas pourquoi, mais la situation l'angoissait. Les troupes françaises n'étaient pas là-bas pour se battre, elles n'avaient que des armes légères, les hommes considéraient les gens qu'ils rencontraient comme ayant besoin d'aide, pas comme des ennemis potentiels.

Elle regarda la feuille contenant le message décrypté.

- Achetez les véhicules.

Bien qu'exprimé en langage clair, ce message lui paraissait parfaitement abscons. Elle appela Marc Belloit.

- Avons-nous les chiffres des ventes de véhicules de la Bavière, de la république tchèque de l'Autriche et de l'Italie pour les dernières semaines?

- Notre service d'intelligence économique doit avoir ça. Je vous demande quelques instants.

Elle appela un analyste.

- Vous est-il possible de regarder les listes des passagers de transport aériens à destination des aéroports permettant de se rendre au Behautstein?

- Bien sûr, tout cela est enregistré. Que cherchons-nous?

- Si certains d'entre eux ont déjà intéressé nos services, à un titre ou à un autre. Je ne sais pas moi, personnes recherchées, trafiquants d'armes, propagandistes de quelque chose, vous voyez?

- Tout à fait. Je m'y mets tout de suite.

Le spécialiste des photos satellites entra dans son bureau. Il lui remit les photos accompagnées d'une note de synthèse.

- Vous aviez raison, les hommes se sont déplacés. On en voit d'autres au Behautstein, les rectangles que vous voyez-là sont des baraquements provisoires.

Le téléphone sonna.

- J'ai consulté les chiffres de vente des véhicules de la région comme vous me l'avez demandé. Pendant les trois derniers mois, il a été vendu autant de véhicules tout terrain que pendant une année entière d'habitude.

- Cela fait combien?

- Trois mille véhicules pour un montant estimé d'environ quarante millions de dollars.

- Merci.

Elle se tourna vers son visiteur.

- On peut repérer des 4x4 sur vos photos?

L'homme ouvrit le dossier et examina attentivement quelques vues.

- Je crois que oui, ces petits points qui semblent être alignés sont des automobiles se déplaçant les unes derrière les autres à distance respectable sur une route. En réexaminant à nouveau les différentes vues, on pourra se faire une idée de la situation.

- Je vous remercie, j'aimais savoir d'où viennent ces différentes files de véhicules et de quels type ils sont.

Le téléphone sonna à nouveau.

- Trois importants trafiquants d'armes ont été vus récemment dans la région. Ce sont de gros poissons, ils ne se déplacent que lorsqu'il s'agit d'équiper une armée.

- C'est bien de ça qu'il s'agit.

Sophie respira un grand coup et appela le colonel.

- Colonel, les Américains sont au Behautstein et sont en train de monter une armée en Transsylvénie musulmane.

- Quoi !

Chapitre 10

La réunion avait été rapide, le dossier avait été bouclé pendant que Sophie rendait compte, tous les faits corroboraient son intuition. Le colonel demanda une entrevue d'urgence avec le chef d'Etat Major des Armées. Sitôt qu'il eut pris connaissance du dossier, ce dernier demanda à rencontrer le Président, d'urgence, il prit tout juste le temps de prévenir son ministre.

Sophie attendait dans son bureau la suite des événements. Les informations continuaient d'arriver. Tous les 4x4 d'Europe Centrale semblaient devoir être livrés à Behautstein. En Transsylvénie, une population entière exclusivement composée d'hommes s'était mise en mouvement et se rassemblait dans des camps de l'autre côté de la frontière. En regardant l'activité régnant dans les camps, on remarquait le déchargement de nombreuses caisses d'armes.

Le téléphone sonna.

- Par ordre du président, nous n'avons pas le droit de bouger officiellement. Mais nous avons également l'ordre de torpiller cette opération discrètement.

- Que faisons-nous, colonel?

- A vos soins, lieutenant.

Le colonel avait raccroché. Il y avait une petite armée sur place, prête à fondre sur les soldats de la force d'interposition toujours persuadés d'être engagé dans une opération humanitaire. Sa mission était de la mettre en déroute silencieusement, sans que la France n'apparaisse ni de près ni de loin.

Sophie jugea qu'il lui manquait quelques détails.

D'abord Albrecht von Hammer, son cas était trop beau. Si les Américains avaient récupéré à la fin de la guerre des agents de renseignement allemands, ils s'étaient abstenus d'engager des criminels de guerre notoire, ceux-ci étant par nature incontrôlables. Elle reprit la photo où on le voyait exécuter de sa main des paysans ukrainiens. Elle demanda une analyse de cette image. La réponse lui revint au bout d'un quart d'heure sous forme d'une deuxième photo accompagnant la première. On y voyait un autre SS dans le même décor, avec la même position, tous les autres détails étant absolument identiques, seul le visage différait.

Sophie était en présence d'un montage.

Tant qu'elle y était, elle demanda si on avait quelque chose sur le père Hebel. Les analystes avaient devancé ses désirs. En fouillant dans les archives des alliés à Londres, on avait trouvé dans une liste de pseudonymes d'agents doubles infiltrés dans les armées allemandes le

nom de Hebel. Les américains avaient équipé une gigantesque station d'espionnage tournée vers l'Europe de l'Est, au frais des nazis. Les chasseurs de trésors amateurs pouvaient toujours aller chercher dans les lacs suisses ou italiens le fameux or des SS, il était là sous les yeux de tout le monde et utilisé au profit de quelques-uns. Sur un tel matelas d'argent, le brave aubergiste ne risquait pas de faire faillite. Il lui fallait atteindre l'adversaire sur son terrain, elle cherchait un moyen discret qui démultiplie les forces qu'elle pouvait utiliser. Ils avaient attaqué en utilisant les média comme relais, pourquoi ne pas utiliser la même armée Elle appela MarcBelloit.

- Vous connaissez bien Internet?**
- Assez, oui.**
- Comment diffuser une information anonymement qui puisse être ensuite rediffusée amplement ?**
- Les news groups.**
- Comment ça marche?**
- Ce sont des serveurs qui permettent à tout un chacun de diffuser de l'information accessible à tout le monde. Ils sont groupés par centre d'intérêt, que cherchez vous?**
- La défense américaine.**
- Il y en a plusieurs, le plus connu est alt.army. alt. pour alternative. C'est là que tous les antimilitaristes s'expriment.**

- Nous ne risquons pas d'être détectés
- Nous utilisons des adresses qui ne sont pas liées à un individu en passant par des fournisseurs d'accès gratuit sans abonnement. On ne s'en sert qu'un petit nombre de fois de manière à décourager toute enquête.
- Que faudrait-il pour qu'une information soit crédible ?
- Qu'elle semble émaner de plusieurs sources proches de l'événement décrit.
- Merci, je vous rappellerai.
- A vos ordres.

Elle appela un analyste.

- Avons-nous la liste des citoyens américains qui ont atterri sur un aérodrome proche du Behautstein ?
- Rien de plus facile.
- Peut-on la rapprocher de nos fichiers de membres des Forces Spéciales américaines, des officiers sortis de West Point ou d'autres fichiers du même genre ?
- C'est possible.
- Allez-y et apportez-moi le résultat dans mon bureau.

Un quart d'heure plus tard, il lui rapportait trois fiches portant sur trois jeunes officiers récemment sortis de West Point qui avaient pris leur premier poste aux Forces Spéciales et qui étaient récemment débarqués à l'aéroport de Munich. Chaque fiche comportait sa photo, son

cursus universitaire ainsi que leurs hobbies. L'un d'eux particulièrement s'était rendu célèbre au collège en animant un sitweb très bien fait. Sophie rédigea un texte en américain.

« Je suis lieutenant aux Forces Spéciales, nous venons d'être envoyés en mission au Behautstein. Il y a quelques temps, les écologistes d'Europe avaient manifesté violemment pour protester contre le trop grand nombre de bovins ici. C'est pire que ce que l'on pouvait imaginer. Nous sommes cantonnés au milieu des étables, les bêtes sont si serrées les unes contre les autres que l'air est irrespirable. Les hommes tombent malades les uns après les autres. Ils ont une poussée de fièvre et leur visage se couvre de pustules. Je ne suis pas encore malade, mais j'ai peur d'attraper cette maladie. »

Elle prit une deuxième feuille et rédigea le texte suivant :

« Ce que vous avez est une forme extrêmement virulente de la variole. Elle s'attrape au contact de bovins lorsqu'ils ne sont pas soignés convenablement. Cette maladie est extrêmement contagieuse pour l'homme. Si elle n'est pas soignée à temps, elle se termine par la mort lorsque le malade est entièrement recouvert de pustule. »

Elle rappela MarcBelloit.

- Faites passer ce message là, dit-elle en lui tendant le premier texte, et ce deuxième six heures après.

- A vos ordres!

Elle consulta l'annuaire des journalistes d'investigation. L'une d'entre elles s'était signalée par des articles très virulents à propos du syndrome de la guerre du golfe. Elle demanda à Marc Belloit de lui envoyer un mail à partir d'un pseudo anonyme lorsque les deux notes auraient été affichées sur alt.army.

Dans les heures qui suivit, elle rédigea plusieurs autres messages du même genre, censés émaner d'autres officiers ou de simples soldats. Pour finir, c'était un médecin du Behautstein qui se plaignait de l'incompréhension totale des autorités devant ce début d'épidémie de variole qui risquait de se propager de plus en plus vite en raison du grand nombre de touristes américains qui faisaient du ski hors piste dans l'Est de la principauté.

Le lendemain, le colonel entra avec un journal américain à la main.

- Alors, lieutenant, vous faites la unè

- Pas moi, colonel, le Behautstein et ses vaches, elles ont la variole.

- Pas la variole, lieutenant, la peste.

Sophie semblait ahurie, elle regardait alternativement le colonel et le journal. Elle lut

l'article en première page. On y apprenait que des membres des Forces Spéciales avaient été contaminés par une forme nouvelle de peste extrêmement contagieuse dont les manifestations s'apparentent à celles de la variole. Le journaliste se scandalisait que les boys soient envoyés courir des risques aussi importants pour des opérations pas claires.

Dans les jours qui suivirent, un nouveau message envoyé par MardBelloit dévoilait le pot aux roses : les Etats-Unis fomentaient une guerre entre les musulmans d'Europe et les troupes françaises stationnées en Transsylvénie.

La presse s'en empara et une tornade de questions indiscretes s'abattit sur la Maison Blanche. Une semaine plus tard, le Congrès vota l'interdiction d'envoyer le moindre soldat américain dans les Balkans. Une commission d'enquête sénatoriale fut nommée et commença à poser des questions embarrassantes.

On nota bientôt le départ de quelques milliers de touristes américains du Behautstein. À priori, ils avaient terminé leurs vacances et avaient échappé à la peste. Personne ne pensa à les mettre en quarantaine.

Les retrouvailles de Sophie et Vincent furent passionnées.

Un jour, un analyste tendit en souriant à Sophie une note de synthèse.

Le prince Ludwig von Hammer s'était rendu en voyage d'agrément à Paris où il avait rencontré des leaders intégristes récemment arrivés à Paris d'un pays musulman. L'entretien s'étant déroulé dans un café, il avait été relativement facile de les écouter. Il en ressortait que le prince était désolé de l'échec de la manœuvre américaine pour déstabiliser la région au profit de ses frères musulmans. Il pensait qu'il lui faudrait plusieurs années pour convaincre ses patrons américains de l'opportunité de recommencer. Par contre, il était tout à fait possible de camoufler des frères recherchés par les différentes polices occidentales, le Behautstein s'étant toujours refusé à signer une convention d'extradition quelle qu'elle soit. Ce refus avait permis dans le passé de camoufler adroitement bien des opérations, qu'elles viennent de l'Est ou de l'Ouest.

* *
*